

Anne Lévy-Morelle est née à Bruxelles en 1961. Elle a étudié la philo et lettres, puis la réalisation cinéma.



Anne Lévy-Morelle n'a une activité littéraire qu'à titre de hobby. Son métier est de réaliser des films, dont elle écrit également les scénarios.

Du même auteur :

Gare du Luxembourg, fiction, 22 minutes, 16 mm, 1986.

Grand Prix de la Communauté Française de Belgique au festival de Namur Média 10 octobre 1986.

Primo volo du Festival d'Agrigente-Internationale Effebbo d'Oro 1987.

Tout va (très) bien, documentaire, 13 minutes, 16 mm, 1987.

Prix du Ministère de la région Wallonne au Festival de Namur Média 10 octobre 1987.

Prix du meilleur film documentaire au Festival International du Cinéma de Bruxelles en 1988.

Les Tentations d'Albert, fiction, 9 minutes, 35 mm, 1989.

Manfred, fiction, moyen métrage s'intégrant dans un spectacle musical, 1993.

Commande du Théâtre Royal de la Monnaie à l'initiative du metteur en scène Jean-Claude Bérutti.

Le rêve de Gabriel, une histoire épique et vraie, 35 mm, 83 minutes, 1997.

Nombreuses sélections en festivals dont le FIPA, l'Académie du documentaire du Festival de Cannes 97, nommé au *top ten* de la *Cologne Conference & Screenings 97*

Prix de la Ville à l'Eurofilm Festival 97 de Luhacovice (Rép. Tchèque).



Fureur divine

Anne Lévy-Morelle



Fureur divine

Anne Lévy-Morelle

Une nouvelle primée lors du
concours organisé par le Ministère
de la Communauté française
dans le cadre de la Fureur de lire '95.





Quand je suis née, Sod était en colère. Il trouvait que les hommes étaient vraiment trop cons. Bon, bien sûr, Sod est le maître du monde, mais il ne peut maîtriser que ce qui est maîtrisable. Alors Sod s'arrachait les cheveux et se lamentait :

- Vous m'ennuyez, vous les humains, vous avez reçu la vie et vous ne savez pas quoi en faire ! Vous vous injuriez dans les embouteillages, vous vous soumettez à des tortures atroces que vous appelez gagner votre vie, et vous vous tuez quelquefois quand on vous en empêche. Vous croyez alors être des hommes d'honneur, et vous n'êtes que des imbéciles ! Vous n'aimez pas sentir en vous les courants d'air. Et bien oui, la vie, si on ne la remplit pas, c'est vide. Mais est-ce une raison pour la remplir avec vos jeux malades et la fuite éperdue de vous-mêmes et du beau et du bon et de l'amour ? Bande de barbares ! Oui, je suis en colère et vous détruirai. Vous vous détruirez vous-mêmes et je ne ferai rien pour vous repêcher, vous êtes trop désespérants. Bon, de temps en temps on assiste à une initiative sympathique. Mais vous êtes si ennuyeux. Et vous en êtes fiers, crétins.

Ensuite Sod prit un valium pour se remettre et alla se coucher. Il fit un rêve délicieux et oublia sa fureur, se contentant d'avoir lancé le téléphone par terre et fait naître deux bébés mongoloïdes dans une famille pour y mettre de l'animation, que ces gens aient un peu une raison pour se plaindre.

Et le même jour, le salopard me fit naître dans la très honorable famille Appelberger.

Dès le premier coup d'œil lorsque je fus sortie de son ventre, Mathilde Appelberger, ma très sainte mère me regarda d'un sale œil. Elle voulait un garçon. Las ! Une inspection sommaire lui révéla que je ne serais jamais bonne à rien et même une source de catastrophes en puissance, si on n'y prenait garde. Elle se mit donc en devoir de définir mentalement les frontières de ma très informe vie à l'aide d'un pourtour fait de listes :

Listes de choses à faire.

Listes de choses à ne pas faire.

Listes de prénoms féminins envisageables — la pauvre était si sûre de donner le jour à un mâle : évidemment, elle ne pouvait pas savoir que la colère de Sod venait de tout court-circuiter !



Listes de choses à repeindre en rose.
Listes de gens à avertir.
Listes de choses à m'interdire.
Listes de choses à me faire payer en temps voulu.
Listes d'études à me faire faire.
Listes de sports convenables pour une fillette.
Listes de maladies infectieuses à attraper avant la puberté.
Listes de listes.
Listes de sous listes.
Sous-listes de listes.

Elle nageait en plein nirvana listieux lorsqu'on lui apporta son Amédée Appelberger de mari, ivre entre deux gendarmes, car les nerfs du cher homme avaient lâché sous le poids de la nouvelle.

- Quoi, une FILLE ? Mais où sont donc les spermatozoïdes d'antan ? Et je vomis sur son plastron le lait de mon premier biberon et fu aussitôt dardée par deux paires d'yeux désapprobateurs. Ainsi fut mon premier jour sur terre.

Amédée Appelberger était, comme son très saint père, dans les Assurances. Mais il trouvait aussi le commerce une pratique pas très nette. Heureusement pour notre confort, il avait des employés pour fourguer ces saletés de Polices à tous les citoyens, de sorte qu'on allait chaque année à la montagne, même à l'époque où on était presque les seuls parce que c'était vraiment trop chic et trop cher pour les gens normaux.

Ma naissance avait blessé les trompes de Mathilde, et enterré à jamais l'espoir d'obtenir un jour un héritier mâle. Ils redoublèrent donc de vigilance quant à mon éducation.

Oh, ça, éduquée, tout ce qu'il y avait d'éduicable chez moi fut éduqué : on pouvait faire confiance aux Appelberger pour balayer dans les coins. Mais les pauvres gens ignoraient que j'étais l'envoyée de Sod. Comment auraient-ils pu le savoir ? Je ne le savais pas encore moi-même ! Ils placèrent en moi les idéaux de moralité les plus élevés. Me chevillèrent au corps les bonnes manières. M'envoyèrent user mon adolescence sur les langues mortes. Décrétèrent que je n'avais pas l'esprit social. Que le piano, c'était bien, mais secondaire, et que si vraiment au bout d'un an à raison de deux heures par jour sauf le samedi, je ne pouvais toujours pas faire mes gammes bémol, on envisagerait d'arrêter. Que je n'étais pas douée pour les sciences, ce qui est bien normal pour une Appelberger. Que je devais toujours terminer ce que j'avais commencé, même le foie de veau.

Finalement, lorsque j'eus trente ans, Amédée Appelberger mourut, épuisé par la tâche harassante de civiliser l'animal sauvage qui lui était — hélas ! né femelle. C'est alors que Mathilde dut se rendre à l'évidence : malgré toutes leurs listes immensément exhaustives, ils avaient oublié :

- a) de me préparer à gagner ma vie — et, tant qu'à faire, la sienne.
- b) de me préparer à l'idée du mariage, autre possibilité de remplir le point a avec davantage d'élégance.

Elle envisagea d'abord le point b. Il fallait du courage. J'avais la peau grasse dissimulée au maximum derrière de grandes lunettes remarquablement vilaines. Amédée lui-même les avait choisies.

Les hommes me fuyaient jusqu'au facteur apportant les recommandés et la table en marbre du salon offrait davantage de sex-appeal que moi aux rares visiteurs mâles célibataires convenables.

Mathilde savait regarder l'horreur en face quand il le fallait et considéra l'autre hypothèse. Pouvais-je travailler ? Il y allait de sa survie. En principe, la réponse était oui. Mon quotient intellectuel était susceptible de contenter les exigences les plus hautes qu'un employeur pût formuler. J'avais des diplômes : Lettres classiques (latin et grec), Philosophie (un doctorat sur la méthodologie comparée de Kant et Saussure), Slavistique ancienne et possédais même des notions assez approfondies de sanscrit.

Nous postulâmes à différentes situations. Directeur Commercial chez Philips Europe. Ça sonnait assez bien pour une Appelberger. Amédée avait bien connu le directeur précédent, qui me reçut ou plutôt nous reçut car Mathilde avait peur de mes gaffes. Pour une raison obscure, il me trouva trop jeune, mais fut charmant. Ensuite nous tentâmes Product Manager chez IBM. C'était déjà un peu moins bien, mais comme répétait Mathilde ad nauseam depuis ma naissance : Dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Il fallut se résigner : les gardiens ne la laissèrent pas entrer lorsque nous allâmes pour les examens. Ils me reconvoquèrent pour un examen de motivation. L'homme qui me reçut me regarda longtemps avec, me semble-t-il, beaucoup de curiosité. Il finit par me dire qu'il ne pourrait pas m'engager, même pas comme traductrice, bien qu'une partie de mes tests soient excellents. Il me conseilla de voyager seule ou de m'inscrire à des cours de comptabilité et d'y aller sans ma mère.

- Comptabilité ! s'écria Mathilde avec horreur.

C'était donc là encore une chose obscène. Je commençai à soupçonner que mes parents ignoraient certaines choses importantes et c'est avec tristesse que je me souviens de cette période. Ma mère vieillissait et je n'osais pas lui faire de peine, mais aucun des éléments de sa liste de ressources ne me procura de travail rémunéré. Un jour je me glissai hors de la maison sans rien dire et allai au restaurant du coin de la rue. J'avais repéré là une petite annonce demandant une serveuse. Je me proposai, sans mentionner mes diplômes. Je dis seulement que j'avais besoin de travail. Ils m'engagèrent. J'étais contente, bien sûr, très contente, mais quelque chose me retint de partager cette joie avec ma mère.

Le travail était dur. Ma mère me soupçonnait — et pour cause ! — de lui cacher quelque chose. Les gens du restaurant étaient très différents de toutes les personnes que j'avais approchées jusque là. J'avais décidé d'accumuler l'argent pour le jour où il deviendrait nécessaire, mais je voyais que les autres employés du restaurant agissaient autrement. Ils habitaient seuls ou étaient marié(e)s, ne voyaient que rarement leurs parents, s'achetaient des vêtements ou des disques et allaient parfois au cinéma avec des amis. Étrange.

Un jour, ce que j'avais toujours craint arriva : Mathilde vint déjeuner au restaurant avec Maître Vandenberghe, notaire des Appelberger depuis deux générations. Malgré mes supplications, il me fallut bien les servir : l'autre serveuse était absente. En me voyant avec mon tablier, Mathilde fit une espèce de crise cardiaque et je lâchai la pile d'assiettes pour faire diversion tandis qu'elle se relevait pour hurler que je l'avais trahie, ignominieusement trahie. Puis elle s'en alla en s'appuyant dignement au bras de Maître Vandenberghe. Je perdais ma place de serveuse et acquis, pour ainsi dire en échange, la conviction qu'une de nous deux n'était pas à la hauteur et que c'était probablement moi. Qu'aurait pensé Amédée ? Impossible à savoir.

Je cherchai un autre travail et n'en trouvai pas. Mathilde pleura longuement sur le divan du salon qu'elle ne quittait plus depuis son malaise et me trouva surmenée et déraisonnable, surtout lorsque je lui dis que je n'irais pas me présenter comme Directeur potentiel à la Générale de Banque.

- Tu déçois terriblement ton pauvre père, dit-elle, et

j'entrepris de me tartiner la figure avec le reste du camembert dans l'espoir de la faire taire.

De fait, elle se tut, mais se mit malheureusement à réfléchir : elle me trouvait décidément surmenée et... bizarre. Elle convoqua Maître Vandenberghe, le cousin de l'autre, avocat des Appelberger de père en fils. Je dus remplir des papiers avec des croix et des bâtonnets dans une espèce de bâtiment administratif parcouru de gens étranges et quand je lus au-dessus de sa signature les mots : demande de pension de handicapée sociale pour ma fille Jocelyne, je réalisai que cette affaire me concernait.

Je dis que je devais aller à la toilette et filai par la fenêtre : le mot « handicapé » m'a toujours déplu, je lui trouve comme une sonorité vulgaire.

Une fois sur le trottoir, je m'aperçus que je ne connaissais personne qui ne me renverrait pas chez ma mère dès le lendemain matin. Sauf peut-être le Professeur Brigane qui avait été dans mon jury de thèse, quoique spécialiste de Marx bien plus que de Kant. Il m'avait chaleureusement félicitée et encouragée à venir le voir si l'occasion s'en présentait.

Le Professeur buvait de la vodka dans sa cuisine en compagnie d'un homme plus jeune et m'en offrit un grand verre. Jamais de ma vie je n'avais bu pareille brûlure mais en avalai trois grands verres délicieux coup sur coup. Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est Hermann me disant qu'il s'appelait Hermann et que nous avions fait l'amour toute la nuit.

Hermann était allemand et communiste. Il habitait chez le Professeur, mais c'est seulement bien plus tard que j'ai su qu'il se cachait de la police, étant membre de la Fraction Armée Rouge Reconstituée. Il connaissait admirablement Kant et cela nous donna à parler pour des heures et des heures. Naturellement, j'avais terriblement honte d'avoir ainsi raconté ma vie et de m'être laissée aller à Sod sait quoi sous l'empire de la vodka, mais quand il se mit à me dire que j'étais belle et à me déshabiller fougueusement, je sus qu'il avait raison et que je ferais n'importe quoi pour qu'il continue.

Il disait que le monde n'était pas juste et que nous devons le détruire pour avoir la place d'en construire un plus beau, meilleur et enfin équitable, où les humains ne subiraient pas les horreurs dont s'était rendue coupable la



bourgeoisie et dont j'avais moi-même souffert. il disait qu'il fallait faire tout péter avant qu'il soit trop tard et que je pouvais être utile à cette Grande Cause. Alors pour la première fois, Sod me parla et me dit qu'en effet, il fallait tout bousiller et le plus vite possible.

Je ne dis rien à Hermann de Sod, mais je fis, pendant les mois qui suivirent, absolument tout ce qu'il me demanda, guidée par la voix de Sod.

Hermann faisait aussi des listes de choses à faire et ne pas faire et je ne me sentais pas tellement dépaylée.

Nous avons fait exploser le bâtiment du Parlement en pleine séance. La voix de Sod m'a commandé de sortir de la voiture avant le moment prévu : c'est ainsi que je suis l'unique survivante, tous mes camarades ont été déchiquetés par la bombe en même temps que les députés socialistes.

Depuis je me sens un peu seule, heureusement la voix de Sod m'accompagne. Elle aussi fait des listes, des drôles de listes, je suppose que tous les gens organisés font des listes, elle dit :

Je suis cette grosse dame laide qui passe dans la rue.
Je suis cette secrétaire qui se lève à cinq heures le matin pour prendre le train où il y a moyen de s'asseoir.
Je suis ce caniche pisseur qui chie sur votre trottoir.
Je suis ce voyou qui vous tire la langue et aussi ce jeune braqueur qui se fera prendre demain et fêtera vingt ans en prison.
Je suis cette femme bourgeoise arrêtée pour avoir volé un bâton de rouge à lèvres.
Je suis ce bûcheron violeur de petites filles de trois ans.
Je suis cette vieille dame qui s'ennuie à mourir et n'arrive pas à ne plus vivre sur cette putain de terre.
Je suis ce chanteur de banlieue dont le cuir est en plastique.
Je suis Woody Allen et déprimé de ne pas jouer mieux de la clarinette.
Je suis ce jeune homme qui meurt lentement du SIDA dans d'horribles souffrances.
Je suis rien.
Je suis rien.
Je suis rien du tout, la lumière s'est éteinte.
Je suis Fédora, l'impératrice du cinéma muet. Je suis un acteur de seconds rôles.
Je suis une bouchère et j'ai froid en découpant la viande.
Je suis cette fermière qui traite les vaches résidu d'un monde ancien.



Je suis le Pape.
Je suis Guillaume Apollinaire, Sophocle et aussi Gustave Flaubert l'ennuyeux.
Je suis un vétérinaire perplexé.
Je suis ce père de famille inquiet pour le destin de sa fille.
Je suis un moine du quatorzième siècle.
Je suis un chien.
Je suis une verrue sur votre pouce.
Je suis ce vieillard amnésique à force de sniffer de la thérébentine.
Je suis le PDG de Renault
Je suis cette dame illettrée et analphabète qui prétend toujours avoir oublié ses lunettes.
Je suis un mouton dans les comptes d'un insomniaque.
Je suis cette vache qui ne regarde même plus passer le train.
Je suis un enfant de quatre ans logé dans le corps d'un homme de soixante et qui étale étale étale son caca partout en punissant le monde.
Je suis Sod le sodomite et ne me dites pas que je ne sais rien de tous ces gens, car je les connais mieux qu'eux-mêmes ne se connaissent, je les connais, ce sont mes créatures, je leur donne la vie et la leur reprend à ma guise.

Et boum.

Editeur responsable : Jean-Pierre Lebaillly bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Bruxelles, septembre 1997

